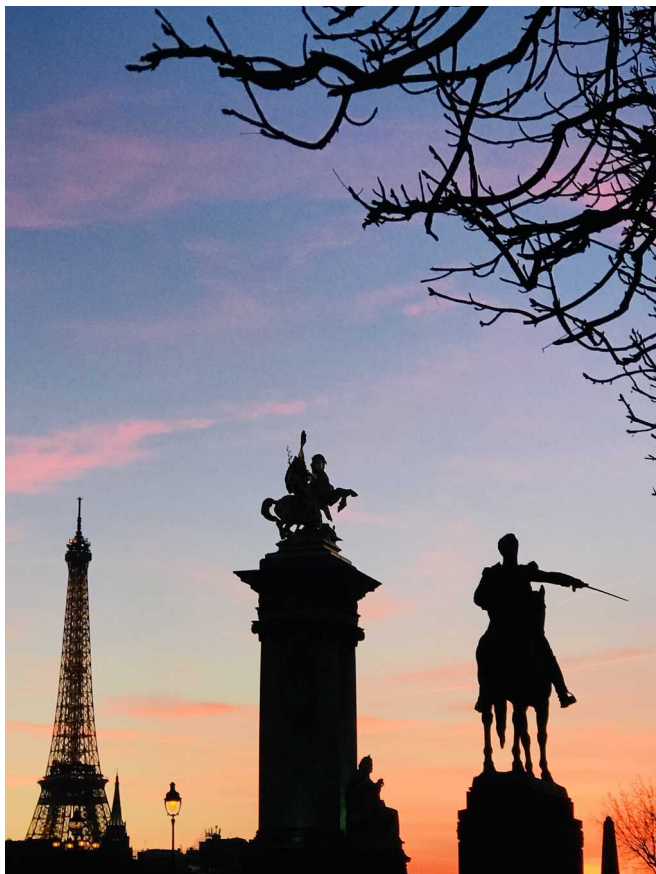


# Lacan Quotidien



N° 820 – Mercredi 20 février 2019 – 06 h 29 [GMT + 1] – [lacanquotidien.fr](http://lacanquotidien.fr)



## Du père au pire

EN AVANT

**Éditorial**

**La haine encore et ses effets *en corps***

par Anaëlle Lebovits-Quenehen

**Être captif du mystère d'une couleur** par Pierre Naveau



## ÉDITORIAL

Anaëlle Lebovits-Quenehen

### La haine encore et ses effets *en corps*

*Sans vergogne*

La recrudescence d'actes et de paroles antisémites ces derniers temps est certes l'œuvre d'individus anormalement expansifs et bien souvent dérangés. Il n'empêche que, plus que ces actes eux-mêmes, c'est la façon dont ils sont accueillis dans l'opinion qui nous interroge ici. « Les statistiques sont-elles fiables ? », « Les graffitis et autres profanations sont-ils bien l'œuvre des gilets jaunes ou celle "d'infiltrés" parmi eux ? », « Sont-ce là des actes représentatifs ? », se demande-t-on ici ou là, comme si c'était là l'essentiel.

L'antisémitisme n'est certes pas né avec les gilets jaunes et il ne s'éteindra hélas pas avec eux. Mais qui peut nier qu'à l'occasion de ce mouvement, il s'est spécialement déchaîné, et déchaîné impunément au point que le gilet jaune se trouve terni par le déferlement de haine qui a accompagné des revendications parfois légitimes ? Oui, le gilet jaune se trouve terni par ceux qui, le portant, ont affiché leur antisémitisme, leur racisme, leur homophobie et par ceux qui, le portant aussi, et voyant les premiers faire, même minoritaires, ne leur ont pas fait assez honte pour qu'ils cessent ou quittent le mouvement, sous peine de retirer eux-mêmes leur gilet jaune et d'en trouver un autre. C'est bien aussi en ce point qu'antisémitisme, racisme, homophobie et autres haines se révèlent avoir pris une ampleur déconcertante.

Il est pourtant difficile d'être surpris par ces manifestations rageuses, que ce soit dans les rangs des gilets jaunes ou en dehors dudit mouvement. Dans la mesure où un parti d'inspiration nazie arrivait au second tour des dernières élections présidentielles dans une relative tranquillité, qui pouvait croire qu'on s'en tiendrait là, que tout reviendrait à la normale sitôt la démocratie repartie pour cinq ans ? Car nous n'assistons en réalité qu'à l'expression renouvelée et amplifiée du même symptôme, à mesure que la honte s'estompe et que la haine se répand.

### *Éloge de la folie*

Le racisme est sans doute la chose la plus naturelle qui soit – et spécialement à l'heure du triomphe des discours de la science et du capitalisme (1). Lacan, on le rappelle souvent, l'avait vu venir, et de loin (2). C'était pourtant aux temps où l'Europe étendait son empire sur la réconciliation des États et où l'on clamait l'unité des nations. Aujourd'hui, la donne est différente : le corps social est toujours plus fragmenté en une multitude de groupes sociaux (fondés sur une orientation sexuelle, des idéaux politiques, l'appartenance à une religion ou encore à une région...) qui prétendent chacun à toujours plus d'homogénéité. Ces groupes excluent ce faisant ce qui ne satisfait pas à la norme qui les fonde, y compris quand cette norme est de n'en avoir pas (en matière sexuelle notamment). Le racisme est alors bien là en embuscade, dans cette ségrégation visant à homogénéiser ces multiples univers de ce qui s'écarte du mode de jouissance qui les fonde à l'exclusion des autres.

La jouissance qui préside au racisme se trouve aux antipodes de la jouissance féminine telle que Lacan la conceptualise dans son Séminaire XX, *Encore*. Un détour par son célèbre aphorisme « Les femmes sont folles, [...] pas folles-du-tout » (3) nous permet d'en saisir en creux la logique. Les femmes sont folles, nous dit Lacan. Et en quel sens le sont-elles ? Non pas en ce qu'elles seraient psychotiques – même s'il est possible d'être femme, d'une part, et psychotique, d'autre part. Non, elles sont folles en ce qu'elles objectent volontiers au tout et à la norme qui le fonde. Notons en passant que, même si Lacan étendra finalement cette jouissance aux hommes dans la toute dernière partie de son enseignement, ce n'est sans doute pas par hasard s'il la découvre avec les femmes. Disons qu'elles ont peut-être une tendance plus spontanée et marquée à objecter aux touts que les hommes.

On a donc, d'une part, la jouissance féminine qui objecte à la norme et, d'autre part, la norme, la normale, la *norme mâle* – comme l'écrit Lacan en jouant sur l'équivoque. « Les femmes sont folles » et en même temps « pas folles-du-tout ». Cette apparente contradiction peut ainsi s'entendre de la façon suivante : ne raffolant pas des ensembles fermés où une norme valant pour tous les éléments de l'ensemble prévaut, n'étant pas *folles* des touts, elles seront considérées comme folles au sens d'anormales. Ou encore – et l'on s'approche davantage de la formulation de Lacan : pour n'être pas folles *du* tout, les femmes sont à considérer comme folles – ce qui ne les empêche pas d'être par ailleurs très « arrangeantes » (4), au contraire.

Mais à partir de là, ce *pas folles du tout* peut aussi s'entendre comme entrant en contradiction avec la proposition « les femmes sont folles ». En effet, être folle en ce que l'on objecte au tout est peut-être justement parfois la seule façon de ne pas être tout à fait fou, de cette folie qui caractérise les adeptes *du tout* – toujours plus nombreux, semble-t-il. Il y a ainsi une folie toute féminine qui verse volontiers dans le ravage, mais aussi des usages très salutaires de cette folie féminine et spécialement quand les touts ont tendance à étendre leur exigence d'exclusion. Encore faut-il, aux femmes et aux hommes qui ont le goût du pas-tout, consentir à en faire bon usage. Même pour les femmes, être folles de la bonne manière, c'est-à-dire sans s'en trouver marginalisées, n'est pas chose aisée. Les femmes font ainsi assez spontanément objection aux touts jusqu'à un certain point (point de sagesse ou point de lâcheté, la différence tient parfois à un fil).

Les femmes ne suffisent donc pas à elles seules à faire échouer l'exclusion qu'appelle la seule logique des touts. Elles ne sont ni toutes ni toutes entières adeptes du pas-tout, ce qui explique qu'on en compte de redoutables parmi les partisans de la haine.

Quoi qu'il en soit du rapport que chaque femme entretient avec la jouissance qui la fait femme, la démocratie est le régime politique qui offre la meilleure place aux minorités, qui les accueille en son sein, les laisse vivre et leur offre protection dans la mesure de leur appartenance à la cité et de la soumission à ses lois. C'est la raison pour laquelle elle limite l'expression de la haine, jusqu'à ce que cet affect ne devienne majoritaire.



### *Le retour du père dans le réel*

Or, justement, la haine a le vent en poupe. L'extrême droite se fait ainsi élire ici et là et promet de se faire élire ailleurs. C'est un fait remarquable que partout où l'extrême droite trouve assez d'électeurs pour la porter au pouvoir, ceux-ci votent souvent pour elle, non pas tant par adhésion à son programme politique, que par haine des partis politiques adverses. La haine est donc là qui se rallie à la haine, *malgré* les idées que ce discours politique véhicule par ailleurs et que bon nombre de ses électeurs prétendent ne pas partager.

La haine surclasse ainsi les idées, les valeurs, les programmes. Quelles que soient les allures qu'elle prend, la haine reconnaît la haine et va à la haine. On observe cette même tendance à la fusion, non des idées, mais du seul affect haineux dans certains pays d'Europe et du monde.

Toute percée de l'extrême droite semble alors attester du *retour dans le réel* du Nom-du-Père forclos à l'échelle d'une civilisation. Tout se passe en effet comme si, le chaos nous guettant – et la crise économique favorise incontestablement cette impression de chaos imminent –, seul un homme fort et même redoutable était capable d'y parer. Tels ces maîtres rigides, ces directeurs de conscience implacables ou ces gourous inflexibles que l'on voit prendre les rênes de la vie de certains sujets fragiles qui ne demandent pas mieux quand leur monde vacille, les leaders d'extrême droite (pour ne citer qu'eux) affichent une rigidité hargneuse, sans division, qui les porte. Ce genre de (petits) pères des peuples est d'autant plus présent que la fonction paternelle n'opère pas, que le seul *nom* du père ne parvient pas à localiser la jouissance, mais qu'elle envahit au contraire le monde de celui qui l'appelle – ce père, ce pire – pour tenter de retrouver une place en ce monde. Le leader d'extrême droite a bel et bien la vertu de faire régner l'ordre et de remettre chacun à sa place au prix de localiser l'Un-père (à entendre impair) (5), au lieu de l'étranger, de celui qui ne jouit pas comme ses semblables et qui fait dès lors tache dans l'ensemble de paires (a-a'-a''-a'''...) composant un monde ordonné et fermé, sans une tête qui dépasse. C'est là l'une des fonctions du père que l'extrême droite fait régner d'autant plus féroce que son nom n'opère pas.



*Et maintenant ?*

Devant l'intensification de la haine, d'aucuns prônent l'amour de leur prochain. C'est incontestablement mieux que de le haïr. Mais la bête immonde ne s'arrêtera pas en si bon chemin. Non, l'espoir n'est pas de mise. D'autant qu'à suivre Lacan, répondant à Jacques-Alain Miller dans « Télévision », l'espoir en a mené plus d'un au suicide (6).

Qu'opposer alors à l'espoir sinon le désespoir qui semble en effet plus lucide ? Le désespoir se raconte certes moins d'histoires. Pourtant espoir et désespoir ne sont que l'avant et le revers d'une même pièce. Si l'espoir en mène certains au suicide, le désespoir y mène lui

aussi et plus sûrement peut-être en passant par l'errance du non-dupe qui attend l'apocalypse – mais il est pour ainsi dire déjà mort (7). Espoir et désespoir inhibent l'acte comme le gai savoir.

Sans espoir donc, ni désespoir, il faut s'y retrouver malgré les manifestations de haine, car on aura beau dire qu'on les attendait, qu'elles répondent à ce que la dernière élection présidentielle nous a laissé entrevoir et qu'on en avait même des signes annonciateurs dès avant, on ne peut néanmoins les considérer sans se sentir ébranlés. Comme chaque fois, une nouvelle effraction se produit *en corps*. Pour peu qu'elles nous atteignent, nous voici convoqués à y répondre, chacun à sa mesure et, comme chaque fois, dans la solitude la plus absolue, mais pas sans quelques autres.

La haine par laquelle on se sait visé a bien des effets subjectifs possibles. Trois d'entre eux se distinguent spécialement. Le désespoir, d'abord. L'espoir ensuite – il octroie un délai au désespoir, guère davantage. Ces deux positions éternisent le temps qu'il nous reste. Et enfin, l'acte qui n'attend pas. Une invitation à être fou, pas fou du tout, et de la bonne manière comme les circonstances l'exigent parfois.

1 : Cf. Miller J.-A., « Les causes obscures du racisme », *Mental*, n° 38, p. 143.

2 : Cf. Lacan J., « Télévision », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 534.

3 : *Ibid.*, p. 540.

4 : *Ibid.*

5 : Cf. le schéma de J.-A. Miller dans « Forclusion généralisée », *La Cause du désir*, n° 99, 2018, p. 134. Nous appliquons la même triangulation à une plus petite échelle, celle de la société paranoïde des semblables chez qui la jouissance ne manque pas de faire effraction sous la figure de l'impair.

6 : Cf. Lacan J., « Télévision », *op. cit.*, p. 542.

7 : À l'instar de Moritz dans *L'Éveil du printemps*, comme le montre bien le commentaire de Lacan dans sa préface. Cf. Lacan J., « Préface à l'Éveil du printemps », *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 562.





## Être captif du mystère d'une couleur

par Pierre Naveau

Voici un événement funeste à ne pas laisser passer et, par conséquent, une mauvaise nouvelle à ne pas oublier : des portraits de madame Simone Veil ont été souillés, dans la nuit du dimanche 10 au lundi 11 février 2019, par l'outrage du trait noir d'un graffiti, ou, si l'on veut, par *un coup de tag visant l'être de cette femme d'exception récemment décédée*. Geste d'un couard, d'un poltron, d'un demeuré, on ne sait quel terme utiliser, se cachant derrière le *sans nom* d'une fausse signature en forme, disons, de pied-de-nez pour se moquer du monde. Ces portraits avaient été dessinés par Christian Guémy, dit C 215, sur deux boîtes aux lettres de la Poste se trouvant juste devant la mairie du XIII<sup>e</sup> arrondissement. Deux boîtes aux lettres de couleur jaune, par conséquent.

Certes, madame Simone Veil a été inhumée aux côtés de son mari dans une crypte du Panthéon. Hommage a ainsi été rendu à son courage et à son héroïsme par le président de la République. Elle avait su faire face, sans plier, aux insultes, lorsque, dans l'enfer du Parlement, elle avait défendu et fait voter le projet de loi sur l'interruption volontaire de grossesse, c'est-à-dire sur le droit à l'avortement. Elle avait pu dire : « Vous ne me faites pas peur. » Elle a pourtant avoué plus tard avoir alors ressenti qu'« une vraie haine, qui voulait tuer », l'avait visée (1).

D'ailleurs, sur les marches d'un escalier qui mène au Sacré-Cœur, on peut voir, dessinée au pochoir par le même *street artist*, la scène d'un film de Charlie Chaplin où le pauvre hère, le vagabond (qui, hors de tout lien social, s'essaie à faire le vitrier), serre dans ses bras l'enfant abandonné d'une fille-mère – en fait, le gosse ou le môme, dit *the Kid* (Jackie Coogan).

Faisons, juste un instant, de la couleur jaune *un sujet* et posons-lui cette question, aussi incongrue puisse-t-elle paraître, afin qu'il soit mis au pied du mur d'y répondre en son nom : pourquoi s'affubler d'un gilet, tel le clown entrant en scène muni de son faux nez rouge ?

Le gilet est un vêtement qui vient de loin, non sans avoir traversé bien des paradoxes. Dans *Les Lettres persanes* de Montesquieu, Rica s'aperçoit que, dès lors qu'il cesse de porter l'habit traditionnel persan, il retombe, en portant à nouveau le gilet qui est de mise, dans le

« néant affreux » (2) de l'anonymat et de l'invisibilité. Préférer assumer la marque *d'une certaine élégance discrète* exclut la participation à aucun mouvement de foule et suppose, au contraire, que l'on sache s'y soustraire (3).

Alors, pourquoi – la question s'adresse à la couleur jaune – détourner cette pièce d'un vêtement pour un autre usage que celui auquel il était destiné ?

Gilet de couleur *orange* ou *rouge* comme indiquant, fût-ce dans le lointain, un sauvetage en cours – par exemple, des hommes, des femmes et des enfants qui, à bord d'un bateau à la dérive en haute mer, demandent l'hospitalité et veulent être secourus. Gilet de couleur *jaune* porté par un automobiliste, en tant qu'il est aux prises avec une panne de son véhicule et qu'il ne lui reste plus d'autre recours, depuis le tréfonds de son *Hilflosigkeit*, que de lancer un signal de détresse en direction d'autres automobilistes. Gilet de couleur *bleu* servant, notamment quand on exerce la fonction de gendarme ou de policier, à se protéger contre des balles et, par-là même, à défendre l'État, s'il est vrai que, selon Lacan lisant Hegel, « la police est l'essence de l'État » (4).



La couleur jaune est évoquée, par Gérard Garouste, dans son « autoportrait » intitulé *L'Intranquille*, à l'aide d'un seul mot : « jaune lumière » (5). Cette couleur figure en effet sur la liste dressée par le peintre sous le titre « les couleurs, filles de la science et de la poésie » (6).

Vincent Van Gogh, dans une lettre à Émile Bernard, n'a-t-il pas écrit que « le jaune est la clarté suprême de l'amour » et que « c'est [alors] le jaune de la joie de vivre » (7) ? Van Gogh a été fasciné par la couleur jaune. On se souvient, à cet égard, de ces trois tableaux : *La maison jaune* et *Le café de nuit* de 1888, ainsi que les *Tournesols dans un vase* de 1889.

Antonin Artaud, dans son *Van Gogh le suicidé de la société*, évoque *Le champ de blé aux corbeaux*, un tableau « où la couleur lie de vin s'affronte avec le jaune sale des blés » (8). Le jaune sale ! À ne pas oublier.

Dans le *Traité des couleurs*, écrit en 1810 par Goethe pour défier Newton et lui chercher querelle à propos de son *Optique* de 1704, la couleur jaune apparaît comme « la couleur de l'enjouement » et s'oppose ainsi à la couleur bleu qui serait plutôt « la couleur de la tristesse » (9). Là où le bleu renvoie néanmoins à l'obscur et au calme, le jaune, quant à lui, fait surgir l'idée de la lumière comme « révélation » (10).



Bref ! Ne faut-il pas alors laisser la couleur jaune, si cela peut se dire ainsi, à sa *tranquille intranquillité et à son intime extimité* ?

Quand madame Simone Veil a été *déportée* (c'est son mot) dans le camp d'Auschwitz, elle avait seize ans et disait en avoir dix-huit. Elle portait, depuis l'été 1942, la *Judenstern*, « l'étoile jaune », en tant que « marque d'infamie » aussi bien que « marque de ségrégation ». La couleur jaune était alors devenue *la couleur de la honte*.

Madame Simone Veil raconte avoir été frappée, au moment de son arrivée dans le camp, par ce fait inouï que *toutes* les femmes déportées étaient inscrites sous le même nom : *Sarah*. Seul un numéro de matricule, tatoué sur son bras gauche, la différenciait des autres femmes.

Lors de son *Discours de réception à l'Académie française* (11), madame Simone Veil a évoqué les querelles incessantes qui, au cours de repas de famille, l'avaient opposée à son père au sujet de l'orthographe et de la signification des mots. Il fallait alors avoir recours au dictionnaire « pour départager nos divergences » (12), a-t-elle pu dire. J'ai aimé cette confiance, qui laisse entendre qu'elle partageait avec son père l'amour de la langue française. Il est vrai que madame Simone Veil a été élue au fauteuil occupé, à l'origine, par Jean Racine.

Dans son *Journal*, à la date du samedi 20 juin 1942, Anne Frank, qui a alors treize ans, énumère tout ce qui lui a été interdit de faire, à partir du moment où elle a porté *l'étoile jaune en tant que trait d'identification*. Dans ce journal, la jeune fille parle essentiellement – cela se conçoit – de son *désir de parler*. Certes, écrit-elle, « on vit de drôles de choses (en particulier, par rapport à la pudeur relative au corps et à ce qui l'affecte) quand on doit se cacher » (13). Ce sont des choses que l'on tait. En particulier, une jeune fille. 6 mars 1944 : « Je pense beaucoup, mais ne dis pas grand-chose. » (14)

Elle ne peut qu'être le témoin de sa propre solitude. Sa vie ne tient qu'à un fil – le fil de sa plume. Elle tient plus que tout à ce qu'elle écrit dans son journal. Son activité d'écriture, « c'est, dit-elle, ce qu'elle a de plus précieux » (15). Elle n'hésite pas à s'arrêter à ce qu'elle appelle : des « scènes comiques » (16).

Elle ne se plaint pas. Sauf d'une chose. De ne pas pouvoir parler – je traduis – de ce dont on parle précisément lorsque l'on fait une analyse (elle déteste sa mère et aime son père), c'est-à-dire de son inconscient, car, de cela, Anne Frank le sait, elle est responsable.

Comment s'y prendre avec « la haine des Juifs » (17) ? Elle aimerait parler, « raconter » à quelqu'un ce qui lui arrive. Voilà ce à quoi la couleur jaune d'une étoile, d'un morceau d'étoffe cousu sur son corsage, la voue.

Alors, comment aborder, à partir de la couleur jaune, sans que cela ne vire à la trahison de l'éthique du bien-dire, la dialectique entre le gilet et l'étoile ? Si l'on aime les bévues sur lesquelles trébuche, achoppe, son inconscient et si l'on est dupe de la singularité de son propre rapport au réel, par quel bout peut-on parvenir à saisir ce réel insupportable, afin d'apercevoir de quoi sont faites une inévitable haine et l'abjection qui en résulte ? N'est-il pas alors indispensable d'accorder une attention soutenue aux mouvements des corps parlants et aux pulsions qui les animent – en particulier, à la *Todestrieb* ?

Dans le livre auquel il a donné le titre *De l'abjection*, Marcel Jouhandeau a cette phrase : « Le courage, c'est une hache. » (18) Il parle de la hache avec laquelle on s'ouvre un chemin et grâce à laquelle on ne demeure pas prisonnier d'une religion. La religion d'une identification à un trait, d'une complicité, d'une complaisance. Religion, non du père, écrit M. Jouhandeau, mais du pire (19).

1 : Interview de S. Veil suite à l'émission « La Fabrique de l'Histoire », 2 février-6 décembre 1999, disponible sur le site de France Culture <https://www.franceculture.fr/politique/simone-veil-je-nai-jamais-ressenti-autant-de-haine-une-vraie-haine-une-haine-qui-veut-tuer>

2 : Montesquieu, *Lettres persanes*, lettre xxx, Rica à Ibben, *Œuvres complètes*, t. I, éditeur Roger Caillois, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1949, p. 176-177.

3 : Gracian B., *L'Homme de cour*, maximes xxvii & xxxiii, trad. Amelot de La Houssaie, édition de Sylvia Roubaud, Paris, Gallimard, coll. Folio classique, 2010, p. 314 & 317.

4 : Lacan J., cité par François Regnault dans « Vos paroles m'ont frappé... », *Ornicar ?*, n° 49, été 1998, p. 9, rééd. *La movida Zadig*, n° 1, Navarin, 2017, p. 5.

5 : Garouste G. (avec Perrignon J.), *L'Intranquille. Autoportrait d'un fils, d'un peintre, d'un fou*, Paris, L'iconoclaste, 2011, p. 74.

6 : *Ibid.*

7 : « Paysages et Fleurs au fil de l'eau », 24 février 2014, *Des fleurs jaunes et la couleur jaune de Van Gogh*, publié par Ranjiva Munasinghe.

8 : Artaud A., *Van Gogh le suicidé de la société* (1947), *Œuvres*, édition établie par Évelyne Grossman, Paris, Gallimard, coll. Quarto, 2007, p. 1445.

9 : Goethe J. W., *Le Traité des couleurs*, trad. Henriette Bideau, introduction de Rudolf Steiner, Paris, Triades, 1986.

10 : Müller O. L., *Traité des couleurs. La palette des couleurs de Goethe* (représentée à l'aide des cercles d'Euler), *Courrier international*, n° 1051-1052, 22 décembre 2010-5 janvier 2011, p. 82-85.

11 : Veil S., *Discours de réception à l'Académie française*, et réponse de Jean d'Ormesson, suivis de l'allocution prononcée à l'occasion de la remise de l'épée par Jacques Chirac, Paris, éd. Robert Laffont, 2010.

12 : L'expression est de Simone Veil qui précise à cet égard que « son père avait toujours raison ».

13 : Frank A., *Le Journal*, 1942-1944, Préface d'Éric-Emmanuel Schmitt, Paris, Calmann-Lévy, coll. Livre de poche, p. 58.

14 : *Ibid.*, p. 208.

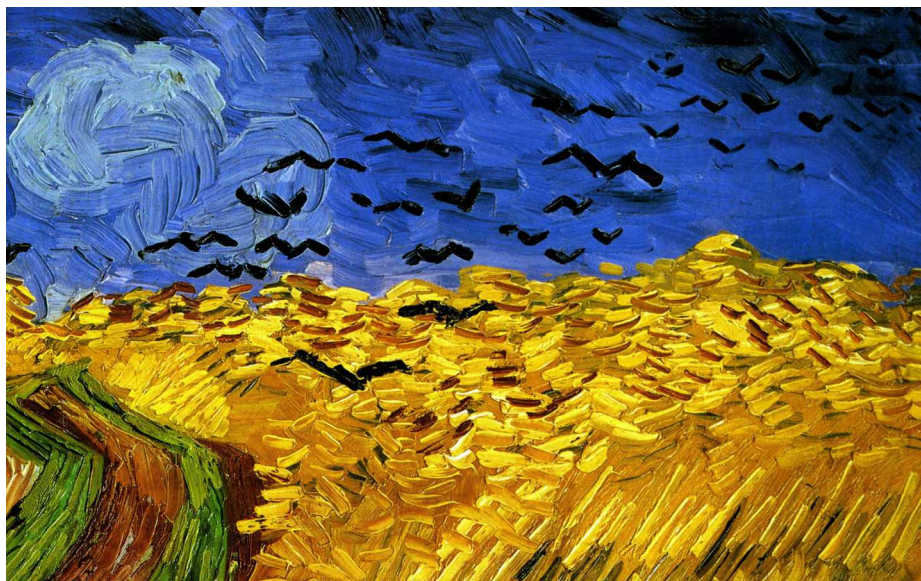
15 : *Ibid.*, p. 197.

16 : *Ibid.*, p. 287.

17 : *Ibid.*, p. 298.

18 : Jouhandeau M., *De l'abjection*, Paris, Gallimard, coll. L'imaginaire, p. 181.

19 : Cf. *ibid.*, p. 74.



---

*Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur*  
1, avenue de l'Observatoire, Paris 6<sup>e</sup> – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6<sup>e</sup> – [navarinediteur@gmail.com](mailto:navarinediteur@gmail.com)

*Directrice, éditrice responsable* : Eve Miller-Rose ([eve.navarin@gmail.com](mailto:eve.navarin@gmail.com)).

*Rédactrice en chef* : Virginie Leblanc avec Pénélope Fay ([virginie.leblanc@gmail.com](mailto:virginie.leblanc@gmail.com) ,  
[faypenelope@gmail.com](mailto:faypenelope@gmail.com)).

*Éditorialistes* : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

*Maquettiste* : Luc Garcia.

*Relectures* : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

*Électronicien* : Nicolas Rose.

*Secrétariat* : Nathalie Marchaison.

*Secrétaire générale* : Carole Dewambrechies-La Sagna.

*Comité exécutif* : Jacques-Alain Miller, président ; Virginie Leblanc ; Eve Miller-Rose.

**pour accéder au site [LacanQuotidien.fr](http://LacanQuotidien.fr) CLIQUEZ ICI**